FRC.1.
440

UN COUP-D'ŒIL IMPARTIAL

Sur les motifs de l'absence de Monseigneur LE DUC D'ORLÉANS.

. . . . . *Rubet auditor cui frigida mens est*
Criminibus, tacita sudant præcordia culpâ.

Seigneur, sauvez l'Auteur du *Domine, salvum fac Regem.*

Ces quatre mots, dans la bouche d'un homme qui écrit sur les bords du Gange, au risque de se faire *lanterner*, annoncent moins un zélé patriote, qu'un lâche Thersite vendu aux ennemis du bien public : aussi est-il proscrit, poursuivi comme un délateur infame; & la honte, s'il en est susceptible, est le premier châtiment qui doit le flétrir.

As-tu pu le penser ?.... As-tu osé l'écrire ?.... Philippe, Duc d'Orléans, Régicide!.... Non, *c'est incroyable.* Un Prince qui respecta toujours les intérêts de son Roi, en les enchaînant à ceux de la patrie, seroit-il devenu barbare, jusqu'à s'armer du fer des premiers conspirateurs, que la honte & l'exécration publique ont chassés jusqu'aux extrémités de la terre ?.... Non, *c'est incroyable.*

A

THE NEWBERRY LIBRARY

Mais il s'eſt montré, auprès du trône, le protecteur & l'appui d'un peuple écraſé ſous les mille chaînes de l'ariſtocratie : voilà ſon crime ; & ſes ennemis voyant qu'il n'avoit réſiſté à la tempête, qu'à force de courage & de vertus, ont pris l'homme par ſon foible ; & pour le faire tomber plus ſûrement, ils lui ont tendu des piéges d'autant plus adroits, d'autant plus dangereux, que le Prince ne s'imaginoit pas, dans ſa confiance, avoir à redouter toutes les forces ſecretes des Machiavels de nos jours.

Je m'en rapporte à ton opinion, toi qui l'as noirci dans ton libelle inſidieux, où mille choſes, qui ont l'air de la vraiſemblance, ne peuvent cacher l'impoſture. Selon toi, faux Apôtre de la vérité, Philippe eſt un homme foible, qu'on déconcerte, qu'on réduit facilement au ſilence ; un perfide, qui trahit ſes amis ; un timide, qui tremble, qui implore ſon pardon ; & un lâche, que la menace d'un ſoufflet fait fuir honteuſement..... Dis-le moi : ſont-ce là les qualités d'un chef de conjurés ?

Sans doute on vouloit tout ce que tu prétends : oui, on vouloit forcer le Roi de s'éloigner ; on vouloit déſunir l'Aſſemblée & fomenter la guerre civile ; on vouloit faire expirer les Miniſtres actuels ſur leurs lauriers, & les remplacer par des monſtres ; on vouloit la diviſion de la garde nationale & des citoyens ; on vouloit la mort de leurs chefs, que la vue du fatal reverbere a fait plus d'une fois pâlir !..... Mais ne vouloit-on que cela ?.... Ajoute donc qu'on vouloit faire faire au Duc d'Orléans une chûte honteuſe, l'enſévelir ſous les ruines de la proſcription ce Tribun Patricien, dont la trop grande faveur populaire portoit ombrage aux ſourdes menées de l'ariſtocratie : ajoute donc qu'on vouloit le perdre, & tu diras la vérité.

Mais quels ſont les auteurs de cet infernal projet ?.... Le reſte impur des ariſtocrates, qui veillent par-tout, qui veillent autour du trône, qui veillent à l'Aſſemblée, à la Ville, dans les Diſtricts, au Palais Royal, à la Halle, au fauxbourg Saint-Antoine; qui veillent dans tous les coins & recoins de Paris, & delà dans tout le Royaume.

Le plan ainſi combiné, il étoit important pour les lâches de choiſir un individu puiſſant, qui fût cenſé les ſoutenir, les diriger dans leurs manœuvres, & ſur qui ſeul l'édifice pût s'écrouler, dans le cas où ils n'auroient pu parvenir juſqu'aux combles. Pouvoient-ils mieux choiſir que le Prince diffamé par ta plume, & que les regrets des vrais citoyens juſtifient aux yeux de toute l'Europe ? Pouvoient-ils mieux choiſir qu'un Prince généreux, populaire, ami de la vérité, & qui, par ſes bienfaits, a ſçu graver dans tous les cœurs les traits de ſon amour pour la patrie ?

C'eſt *incroyable*, diras-tu : il ne s'eſt montré l'ami du peuple, que pour ſe faire un parti puiſſant, & mieux aſſurer l'exécution de ſes projets.

Eh, ſans doute ! voilà un de ces motifs dont on s'eſt appuyé, pour en faire un coupable. Seroit-ce la premiere fois qu'on eût donné toutes les couleurs du vice à la vertu ? Mais écoute, & cache-toi de honte. Le Proſcrit n'avoit qu'à ſe montrer dans la Capitale, le jour où le Monarque, le cœur ſur la main, plein de confiance & de courage, vint lui-même, au milieu d'un eſſaim de bayonnettes, raſſurer ſon peuple : il n'avoit qu'à ſe montrer alors, il eût entendu ce même peuple, dans ſon effervescence, crier : *Vive le Duc d'Orléans !* & tandis qu'à ſes

cris, le cœur du Monarque eût été saisi d'une angoisse & d'une douleur mortelle, Philippe n'eût jetté les yeux, sur quatre cents mille hommes armés, que pour changer en triomphe cet effrayant appareil de guerre. Rappelle-toi ce qu'il fit alors, & tu diras plus justement : C'est *incroyable.* Oui, à l'admiration de toute l'Europe, il se donna lui-même en ôtage, & se tint modestement caché, pour ne pas dérober au Monarque le plus chéri, une partie des cris de l'amour & de la reconnoissance publique. Est-ce là, je te le répete, comme se conduit un chef de conspirateurs ?

Mais n'importe, on vouloit le perdre : c'est une des fins qu'on se proposoit, & qui ne pouvoit manquer. On vouloit le perdre, & parce qu'il avoit abandonné depuis longtems le bord des ennemis de la patrie, & parce qu'il s'étoit montré, auprès du trône, un des plus zélés défenseurs des droits de l'homme & du citoyen, & parce que sa présence étoit devenue importune. On vouloit le perdre; & pour cela, il falloit le montrer sous un aspect horrible, comme l'ame d'une atroce conjuration. Il falloit l'agencer avec tous les scélérats vendus à la cabale, parler d'un Laclos, d'un Agnès Buffon, inventer des turpitudes & des obscénités, mettre du romanesque dans une chose de la plus grave importance, pour calomnier & dérouter le Prince, faire saigner le cœur de sa chaste Compagne, & gémir tous les gens censés. Personne n'occupe plus d'ouvriers que lui; & il falloit répandre le bruit qu'il les soudoyoit tous, pour les exciter à la révolte. Il a vêtu, chauffé les malheureux, leur a donné du pain; & il falloit le faire passer pour l'auteur de la disette, & oublier que

deux cents mille aristocrates, gros propriétaires vindicatifs, empêchent leurs fermiers de battre leurs grains. On vouloit le perdre enfin ; & ses ennemis ont parfaitement réussi. Philippe, aujourd'hui semblable au Cardinal de Rohan, se trouve dans un labyrinthe d'inextricables horreurs, parce qu'il faut qu'en politique, comme en morale, les bons soient éternellement dupes des machinations des méchans... Et quels sont-ils ?

Téméraire, tu cites le comte de Mir... tu l'accuse outrageusement d'avoir tramé la perte des ministres, celle de l'honnête Sully, du sage Cincinnatus & du brave Curtius ; & Mir... ne quitte pas M. Necker, Mir... embrasse M. Bailly, Mir... presse les mains de M. de la Fayette ; & d'après ton libelle, ne seroit-on pas tenté de croire que c'est *incroyable* ; & Mir... chose plus *incroyable* encore : non-content de prêcher le patriotisme dans le sanctuaire de la nation, n'a cessé de courir jour & nuit pour le bien de la chose publique ; & tu voudrois que Mir... qui a des principes, qui a des vertus, qui a des mœurs, qui a de la probité, qui est franc comme l'or qu'il a toujours méprisé, qui, avec cela, est le plus honnête citoyen, le meilleur patriote & le plus intrépide député ; tu voudrois qu'avec toutes les qualités du cœur & de l'esprit, Mir... eût alimenté l'ame d'un complot pour perdre le duc d'Orléans, c'est-à-dire, pour perdre la France... ? Non, *c'est incroyable*....

Je gémis sur le sort du prince qui n'en est pas moins la victime ; mais je ne veux point connoître ses ennemis : ils sont tout-à-coup sur ceux de la patrie & sur mon honneur ; je les dénoncerois, non dans un libelle,

non en place publique, mais à l'assemblée nationale, & je ferois rougir celui qui, pour cette action, m'offriroit une récompense. Cette idée me fait frémir, & je n'ose croire à l'infame ressource qu'on propose aux François, pour connoître les coupables.... *Dénoncez-les*, s'écrie-t-on, *& vous serez récompensé*...? Quoi! l'honneur qui jusqu'alors nous a servi de guide, est entiérement proscrit, & l'on éleve le vice sur les tristes restes de la vertu & de la loyauté françoise...! Non, *c'est incroyable.* Autrefois on ne connoissoit qu'un petit nombre d'hommes abjects, dont le front étoit marqué par la police du sceau de l'opprobre. Vils & exécrables agens du plus honteux despotisme, ils n'étoient occupés qu'à scruter par-tout, pour trouver des coupables, ou en faire, s'ils n'en trouvoient pas. Tel étoit leur infâme emploi, & tel est celui qu'on offre aujourd'hui publiquement à tous les citoyens. Ouvrir toutes les portes aux délateurs! O honte d'un corps politique, entiérement paralysé, & à qui il ne reste plus qu'un cœur en proie à la corruption la plus infecte...!

Je ne suis donc plus étonné d'avoir entendu dire à un de ces hommes que les circonstances achevent de rendre pervers. —— *Si je connoissois un coupable, j'irois le dénoncer, ou lui faire payer bien cher ma discrétion; ce qui vaudroit encore mieux.*

Non, la censure, & la censure prostituée à un tel excès, ne convient point à un peuple corrompu, dont les membres sont égoïstes & divisés déjà par une foule d'intérêts plus grossiers les uns que les autres. Elle ne tend jamais qu'à ôter aux citoyens cette union qui fait aujourd'hui le reste de leurs forces, & dont ils ont si be-

ſoin, pour ſe garantir des piéges dont ils ſont environnés. François, ſouvenez-vous que le luxe, la proſtitution, la licence, & les ſéducteurs politiques ont perdu les Romains; ils étoient plus puiſſans que vous, ſi vous voujez voulez ſavoir ce qu'ils ſont devenus, demandez-le à Catilina.

Oui, je le déclare hautement pour un citoyen honnête, incorruptible, qui ſera ſage & prudent comme Caton, à faire punir un coupable, l'argent fera courir cent mille délateurs, aſſez habiles pour faire périr des innocens, en les enveloppant de fauſſes convictions du crime. J'en atteſte les Mânes de ce malheureux boulanger, que toute la pompe funéraire, dont on a honoré ſon cadavre, ne rendra jamais à la vie, jamais à ſon épouſe, jamais à ſes enfans; j'en atteſte un prince indignement ſacrifié, à qui des jours moins ténébreux rendront ſans doute toute ſon innocence.

O prince, conſole-toi dans ta diſgrace, par-tout où tu trouveras des hommes, tu trouveras des amis; loin de te laiſſer abattre, mets ton cœur généreux & ſenſible à l'épreuve des perſécutions & de l'adverſité; ſonges que tu n'es pas la ſeule victime immolée à la fureur de nos ennemis; jette les yeux ſur vingt millions d'hommes qui, ſous le meilleur des rois, languiſſent encore dans les fers, & plains-les de ce qu'on a travaillé à changer leur nouvelle liberté en une licence, dont le joug leur devient chaque jour cent fois plus onéreux que celui du deſpotiſme: mais encore un peu de courage, nos ſages légiſlateurs nous le promettent; encore un peu de courage, & nous verrons briller l'aurore d'un beau jour où

449

la vertu & la vérité, maintenant ſilentieuſes, réuniront toutes leurs forces pour terraſſer le vice & l'impoſture ; alors la punition des vrais coupables ſervira de triomphe à l'innocence, la nation rentrera dans ſes droits, le citoyen dans ſa ſphere, & un bonheur ſolide pourra peut-être nous faire oublier tant de jours d'amertume, ainſi-ſoit-il.

FIN.

Par M. ARBELTIER, *Profeſſeur de Belles-Lettres.*

LAGRANGE, Libraire, rue Saint-Honoré.